

Linda Riffon à René Lapierre D'un ange à un autre

Linda Riffon

Number 110, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Riffon, L. (2006). Linda Riffon à René Lapierre : d'un ange à un autre. *Moebius*, (110), 133–136.

D'un ange à un autre

Pas de secret. Que la lumière!

Quand tu me liras, si tu me lis, j'entrerai en toi comme un courant d'air. J'irai me blottir dans une larme, un sourire, ou peut-être ne trouverai-je en toi, auprès de toi, aucun refuge. Rien du tout. Qui sait ? Personne ne sait. Que puis-je espérer ? On ne peut rien espérer. Quand tu me liras, si tu me lis, tu le feras à la tombée de la nuit, à la lueur d'une vieille lampe. Mes mots effaceront les rides sur ton front, tes mains ne trembleront plus. Pendant une fraction de seconde – l'instant, l'éternité – mon âme passera près de la tienne, si seulement tu me lis, et si seulement une telle chose est possible. Je franchirai ton seuil le plus secret et me répandrai en toi avant de m'évaporer ailleurs, loin, très loin de toi, de ces mots et de ton regard, de ton âme et de tout ce qui a pu me pousser à t'écrire une telle lettre, l'amitié, la peur, la solitude, la honte, la joie et la douleur.

Quand un ange apparaît – est-il possible de lui dire non – comment refuser son passage, cette griffe sur le cœur ?

Il te faudra attendre encore. Parce que cela n'est pas achevé. Toi. Ici. Apprends à faire la différence entre le non-achevé et l'inachevé. Personne ne peut partir en paix dans le non-achevé. Tu ne le sais peut-être pas toi-même, mais tu désespères d'arriver à la fin de l'espoir. Demeure plutôt dans l'instant. Je vois, même si je n'ai pas le droit de voir, un puits de lumière qui irradie de ton âme à tes mains.

Je suis loin maintenant. En cet endroit, que tu appelles là-bas. Je ne sais rien, tout ce que je ressens, je le

soupçonne d'être faux. Mais je vois. Je te vois. Cela m'est donné de la façon la plus inattendue, et cela pèse lourd d'attachement et d'adieu. Je ne peux rien contre, ni pour. De nouvelles prières s'élèvent au-dessus de toi, près d'où je suis. Mais nous sommes des inconnus. Nous n'existons pas de la même manière, ni ensemble. J'accueille ce vide qui déborde de toi, dans ses silences ; dans cette absence, je reconnais quelqu'un qui est toi. Toi à mes yeux. Tu es loin. Peut-être pour cette raison, ce n'est pas une image de toi qui se présente au-devant, mais une vision. Je n'ose rien dire d'autre. Déjà t'envoyer cette lettre brise une règle. Une règle de papier. La seule qui tienne et qui demande parfois à être brisée entre toi et moi.

Que vas-tu faire ? Abandonner.²

Je suis retombée en ce lieu où je vivais avant toi ; avant que tu ne lises mes poèmes. Là où les mots cachent peu ce qu'ils veulent vraiment dire ; là où l'art est brut, enfantin, maladroit, échevelé, naïf – sans valeur esthétique. Où tout n'est que potentiel.

Pour prendre mon élan, pour me dépasser ; pour vivre, écrire, aimer et respirer ; en tout, j'ai besoin d'un autre. La bulle crevée, il ne reste rien. Pour un moment, j'ai cru que les murs disparaîtraient sous les graffitis mauves. Mais l'encre s'est figée ; les cris d'amour ont été étouffés. J'apprivoise cette richesse douloureuse d'être graduellement dépossédée de tout. Pauvreté chantée, hurlée, écorchée, désirée. Cette infinie joie de se savoir habitée.

Sur ma planète ruinée, seul le souvenir me tient.

« Il ne faut pas avoir de regrets. » Comme toujours tu as de ces petites phrases qui ont le pouvoir de résonner en moi. Pas de ces petites phrases magiques qui font du bien, non. De ces petites phrases pointues comme des aiguilles qui touchent l'endroit exact du malaise. De ces petites phrases terribles qui contiennent une vérité pénible qu'on préférerait tenir secrète.

« Il ne faut pas avoir de regrets. » Cette petite phrase s'est frayé un chemin et a mûri.

As-tu déjà remarqué ? Dans toutes les situations où on suggère qu'« il ne faut pas », ce qu'« il ne faut pas » est présent de façon marquante, paralysante, débilite. Quand on dit, par exemple : « il ne faut pas avoir peur », c'est

qu'on a peur; « il ne faut pas regarder derrière », c'est qu'on passe son temps à se retourner.

Il ne faut pas avoir de regrets. J'en ai. Je brûle vingt lampions par semaine pour combattre cela.

« Tu es une mystique. » J'ai longtemps carburé à cette autre petite phrase que tu m'as dite un jour.

Il ne faut pas avoir de regrets, tu es une mystique. Ainsi juxtaposées, ces deux propositions contiennent juste ce qu'il faut de clairvoyance et d'espoir.

Il ne faut pas avoir de regrets. Tu es bien plus qu'un écrivain. Tu es un incomparable lecteur – de maux, d'âmes et de poésie.

Il n'y aura jamais qu'un seul René Lapierre dans l'atelier vide de mon cœur.

Amitiés transparentes, lumineuses,

Linda Riffon

1. René Lapierre. *Figures de l'abandon*, Les Herbes rouges, Montréal, 2002, p. 46.

2. *Ibid.*, p. 94.

